

Introduction

Prosper Mérimée

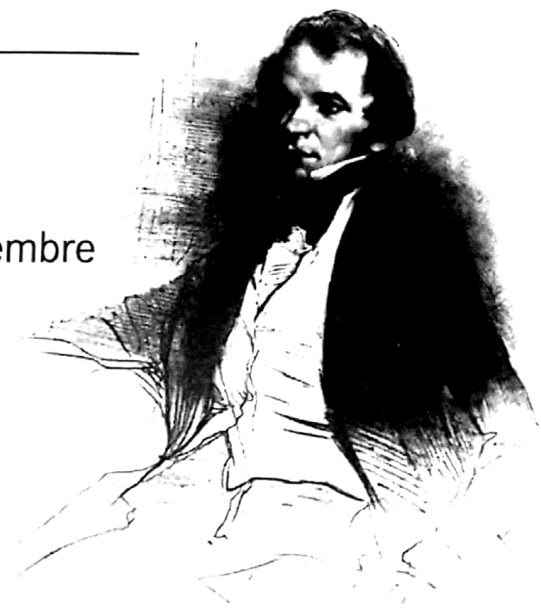
Prosper Mérimée naît à Paris le 28 septembre 1803 dans une famille bourgeoise et artiste. Après sa scolarité au lycée Henri IV, il étudie le droit et obtient sa licence, mais il porte surtout intérêt à l'étude des langues (latin, grec, anglais, espagnol), aux littératures étrangères, à l'Histoire.

Les premières publications de Mérimée sont relatives au théâtre espagnol : des articles, parus dans le journal *Le Globe* en 1824, et une prétendue traduction d'un ensemble de pièces qu'il attribue à une comédienne espagnole : *Théâtre de Clara Gazul* (1825). Pour mieux mystifier les érudits, Mérimée, qui signe « Joseph L'Étrange », fait exécuter un portrait de la jeune femme dans lequel ses amis peuvent reconnaître son propre visage ! En 1827, il se livre à une autre supercherie littéraire, en proposant *La Guzla* (anagramme de Gazul), une pseudo-traduction de ballades illyriennes que Pouchkine, admiratif, traduit en russe.

Les premiers succès

Dès 1826, après la parution des premiers écrits signés de son nom, Mérimée s'inscrit parmi les hommes de lettres reconnus. Il publie la *Chronique du règne de Charles IX* (1829), roman historique au goût du jour. La même année, avec *Mateo Falcone*, il aborde un genre qui va consacrer son talent : celui de la nouvelle.

Mérimée mène une vie parisienne brillante, fréquente les salons littéraires (comme celui de Mme Récamier) et les ateliers des peintres célèbres. Il se lie avec Delacroix, Stendhal, Hugo, Musset, entretient une correspondance avec Goethe. Au cours d'un voyage en Espagne, en 1830, il devient l'ami de la famille Montijo, dont la fille cadette, Eugénie, épousera plus tard Napoléon III. De retour en France, il accepte un poste de haut fonctionnaire. Il publie, en 1833, des ballades, nouvelles, lettres d'Espagne, sous le titre *Mosaïque*.



Un voyageur érudit

Son érudition lui vaut d'être nommé, en 1834, inspecteur général des Monuments historiques. Jusqu'en 1860, il sillonne la France pour s'informer des récentes découvertes archéologiques, recenser les monuments anciens et veiller à leur préservation. Il visite aussi l'Italie, la Turquie, la Grèce, l'Espagne. Il approfondit ses connaissances en archéologie et en architecture, et fait paraître de nombreuses notes de voyage. L'infatigable voyageur trouve dans ses observations le cadre de ses nouvelles : *Les Âmes du Purgatoire* (1834), *La Vénus d'Ille* (1837), qu'il considère comme son chef-d'œuvre. Après un séjour en Corse, où il se fait raconter maintes histoires de vendettas, il écrit *Colomba* (1840). Mérimée est comblé d'honneurs : il est élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et, en 1844, à l'Académie Française.

Vivement intéressé par les gitans, il écrit *Carmen* (1845), puis il abandonne la nouvelle pour se consacrer à l'archéologie et à l'Histoire. Il se passionne pour la littérature russe et traduit ses grands écrivains. Nommé sénateur en 1853, il devient un familier de la cour de Napoléon III, empereur depuis 1852. Il voyage beaucoup, rédige une abondante correspondance, mais publie peu.

Il revient au genre romanesque à partir de 1868 avec deux nouvelles : *Djournâne* et *Lokis*. Sa santé décline : il séjourne l'hiver à Cannes pour soigner son asthme. Il assiste avec douleur à l'effondrement du Second Empire en 1870. Il meurt à Cannes le 23 septembre 1870.

Qui est Vénus ?

Vénus, déesse de la Beauté, des plaisirs de l'Amour, mère de Cupidon, est une des divinités les plus célèbres de l'Antiquité. Son culte, très répandu dans le monde méditerranéen, a varié selon les époques et les différents peuples qui l'ont honorée ; souvent s'y sont mêlées des pratiques superstitieuses. Si on la représentait habituellement jeune, belle, souriante, elle n'était pas toujours, pour autant, la déesse aimable des « Ris et des Grâces » : elle pouvait être cruelle et impitoyable dans ses vengeances. Plusieurs statues témoignent encore aujourd'hui de sa légendaire beauté, comme la célèbre Vénus de Milo, découverte en 1820 dans une île grecque des Cyclades.

La genèse de *La Vénus d'Ille*

En 1834, Prosper Mérimée effectue, en tant qu'inspecteur général des Monuments historiques, sa première tournée dans le Midi de la France. En novembre, il séjourne dans la région de Perpignan. S'il est, comme il le note dans sa correspondance, touché par la beauté des sites et par le charme des Catalanes, il est aussi particulièrement intéressé par les monuments du Roussillon qu'il étudie et dessine. À cette époque, les archéologues recherchent des traces du culte de Vénus dans les Pyrénées. On sait qu'un temple lui était consacré à Portus Veneris (aujourd'hui Port-Vendres), mais on n'a trouvé aucune statue de la déesse dans la région. Ce n'est donc pas à Ille-sur-Têt que Mérimée a pu admirer une Vénus, mais un peu auparavant, à Vienne, et l'année suivante, en Bretagne.

Le 15 mai 1837, il publie *La Vénus d'Ille* dans *La Revue des Deux Mondes*. Cette nouvelle est précédée d'une épigraphe de Lucien, auteur grec du II^e siècle, duquel il prétend s'être inspiré : « Que cette statue, dis-je, nous soit bienveillante et propice puisqu'elle ressemble tant à un homme. »

Homme d'art, Mérimée est sensible à la magie de la création artistique, capable d'une telle illusion : recréer la réalité, la vie. Depuis l'Antiquité, ce thème de la ressemblance a séduit bien des écrivains. Maintes légendes évoquent l'identification d'une statue et d'un humain : souvenons-nous du mythe de Pygmalion. Érudit, grand lecteur, Mérimée connaît plusieurs de ces récits où une statue intervient dans la vie des hommes. Mais le lecteur du XIX^e siècle peut-il encore adhérer à ce mythe antique où *réalité* et *apparence* se confondent ? Mérimée choisit un contrepoint : l'ambiguïté entre *réel* et *surnaturel*, propre au conte fantastique.

L'art de la nouvelle

L'écriture d'une nouvelle relève chez Mérimée d'un art très étudié : elle doit, selon lui, être dense et savamment construite, afin de susciter, par sa brièveté même, une émotion forte. (Il convient de préciser que, dans cet ouvrage, la nouvelle, présentée intégralement, a été découpée en six chapitres, à seule fin d'en faciliter l'étude.)

Le fantastique

Quant à l'histoire fantastique, elle doit habilement mêler les détails réalistes aux éléments merveilleux afin de conduire le lecteur, à son insu, vers le trouble du doute et de l'interrogation. *La Vénus d'Ille* commence donc comme un récit de ce voyage qu'il a effectué en Roussillon : évocation de la région, portraits pittoresques et précis, descriptions colorées et critiques des mœurs provinciales. Mérimée joue le jeu du « reportage » avec l'ironie et l'insolence légère du dandy. Mais, insensiblement, par touches discrètes, s'insinuent l'inexplicable, l'irrationnel, et, forcé d'hésiter entre deux explications possibles des événements, l'une naturelle, l'autre surnaturelle, le lecteur aborde le fantastique.

Mérimée a exprimé son goût pour le fantastique dans d'autres nouvelles. Dans *Les Âmes du Purgatoire* (1834), Don Juan assiste à ses propres funérailles et voit apparaître les fantômes de ses anciens compagnons d'armes trahis : le héros sans scrupules sera-t-il sauvé par la foi ? *Lokis* évoque l'atmosphère étrange des immenses forêts de Lituanie où l'ours et l'homme pourraient bien s'identifier... L'action de *Djournâne* se situe en Algérie ; un militaire en mission pénètre dans un monde mystérieux et inquiétant : n'était-ce qu'un rêve ? Le fantastique est toujours une interrogation.

Plusieurs textes proposés dans la seconde partie de cet ouvrage sont des récits fantastiques. Comme dans *La Vénus d'Ille*, l'objet magique est vecteur des forces du Mal. Parce que l'intrusion d'un surnaturel démoniaque dans la réalité quotidienne semble possible, la peur est une composante majeure du récit fantastique. Intimement liée à l'inexplicable, elle illustre peut-être l'angoisse des hommes devant les limites du réel.